

NOTES DE LECTURE

Sur l'expédition de Mascara (1835). — Le chef d'Escadron Maussion, chef d'Etat-Major de la division d'Oran, qui avait été employé à l'Etat-Major général de l'Armée d'Afrique (1830) et qui devait mourir le 6 novembre 1840 des blessures reçues au combat de Djehf-el-Kamar, adressa au maréchal de camp Trézel une relation de l'expédition de Mascara à laquelle il venait de prendre part. Cette relation était accompagnée de la lettre d'envoi suivante dont nous devons une copie à l'obligeance de M. le Général J.-B. Dumas :

« Oran, ce 25 décembre 1835.

« Je vous envoie, mon général, une relation détaillée et, je crois, exacte, de l'*Expédition de Mascara*, expédition dont les résultats sont tous dans notre conduite à venir. Si nous menons bien nos affaires, Abd-el-Kader est perdu et le pays à nous ; si nous les menons mal, notre pointe sera un coup d'épée dans l'eau et nous aurons dépensé inutilement des hommes et de l'argent.

« L'intention première du Maréchal (Clauzel) était, je crois, de rester à Mascara ; mais, une fois arrivé, trouvant la ville déserte, ayant avec lui un jeune prince (le duc d'Orléans) impatient de s'en aller, croyant que les voitures n'arriveraient pas, il est revenu. Au reste, nous savons à présent que dans la belle saison les voitures et par conséquent l'artillerie peuvent passer les montagnes ; nous avons un levé à la planchette au 50.000^e fait par le Génie de tout le pays jusqu'à El-Bordj, et des reconnaissances du reste. Nos soldats ont appris qu'il faut ménager les vivres. Nous savons un peu mieux comment on doit conduire les chameaux. Enfin, nous avons appris bien des choses, mais la leçon a été dure.

« A peine arrivés ici, tous nos Intendants algériens sont repartis tous brouillés entre eux et avec le Maréchal. M. Berlié nous reste seul pour l'expédition de Tlemcen qui n'en ira que

mieux, car, plus j'ai affaire à cet homme là, plus je suis content de lui. J'ai été content aussi de M. Melcion d'Arc, quoiqu'il perde du temps à parler et veuille trop faire par lui-même ; c'est un homme consciencieux et de bon jugement.

« Lemer cier (1) a déployé son activité ordinaire ; il a éreinté ses sapeurs et est revenu lui-même un peu malade. Je ne lui reproche que sa fantaisie de faire faire un équipage de pont, inutile puisque l'artillerie en avait un, qu'il a conservé jusqu'au 11 en dépit de tout le monde et qui nous a fait perdre du temps et du travail. Encore a-t-il fallu finir par le brûler !

« Savart (2) était malade depuis le mois de juillet ; il est parti malgré tout le monde et est revenu guéri.

« B... (3) est arrivé avec le Maréchal. Personne ne voulait de lui, on l'a mis avec les indigènes. Ceux-ci l'ont pris pour un fou qu'on mettait avec eux pour leur porter bonheur ; ils l'appellent le *marabout* et ont pour lui les plus grands égards, mais ne l'écoutent en rien et lui rient au nez quelquefois.

« En fait de fous, un des plus curieux que nous ayons ici, c'est R... (4) ; il est templier et ses frères l'ont nommé *Evêque de Tlemcen*. En attendant, il est toujours en querelle avec son digne commandant. Pendant notre séjour à Mostaganem, Adda et Hadji Louza (5) ont voulu forcer Ibrahim ben Ismaël à venir habiter Misserguin ; il s'y est refusé comme de raison. A présent, ils ont fourré dans la tête de Hadji Mustapha (6) de se faire Bey. Le malheureux imbécile s'est laissé promener par eux chez le général d'Arlanges qui les a renvoyés au Maréchal.

« Celui-ci les a assurés « qu'il verrait avec plaisir le petit fils de Mohammed el Kébir revêtu de cette dignité ; mais un bey a besoin d'argent et comme la France ne peut pas faire de nouvelles dépenses, il faut que vous déposiez le capital nécessaire pour assurer 25.000 fr. par an au nouveau Bey. »

« Ce discours les a stupéfaits et ils ont laissé là Mustapha. Mais ils continuent de nous bloquer et d'arrêter tout ce qui vient au marché d'Oran ; nous serons obligés d'en venir à

(1) Colonel commandant le Génie en Afrique.

(2) Chef de bataillon du Génie.

(3-4) Ici le nom de deux officiers.

(5) Chefs des Douairs et des Smélas.

(6) Mustapha ben Othman fils d'un ancien bey d'Oran.

des mesures de rigueur envers Adda, qui est le meneur de toutes ces intrigues. Il a fait son possible pour empêcher qu'on ne s'entendit avec El Mezari ; il cherche à empêcher d'aller à Tlemcen. Avec un peu plus de droiture, cet homme là aurait près de nous et par suite près des siens, une position superbe ; son ambition maladroite le perdra.

« Le duc d'Orléans a été fort gracieux et fort à sa place ; mais je crois bien que, sans lui, nous n'aurions pas brûlé Mascara, ce qui aurait bien mieux valu ; peut-être aussi, sans lui, n'aurions nous pas eu de troupes. Au reste Seruy (?) prétend que le retard a été tout simplement une question de budget, parce que pour ne pas dépasser le crédit de 1835, il fallait attendre les derniers mois avant de rassembler les troupes afin de rejeter sur 1836 une partie de la dépense. Cette économie nous coûte cher en hommes et même en argent. »

Un bibliothécaire en campagne. — Adrien Berbrugger cumulait en 1836 les fonctions de conservateur de la Bibliothèque d'Alger qui venait d'être créée, de rédacteur en chef du *Moniteur Algérien* et de secrétaire du Maréchal Clauzel, Gouverneur Général des possessions françaises dans le Nord de l'Afrique. Il fit les campagnes de Mascara et de Tlemcen comme il devait faire plus tard celles de Constantine. Au retour de la seconde, il envoya ses impressions à son ancien maître Champollion-Figeac :

Oran, le 15 février 1836.

« ...Vous apprendrez avec étonnement que moi, paisible bibliothécaire, j'ai suivi nos braves soldats et leur illustre chef sur les champs de bataille, que comme eux j'ai entendu siffler les balles, subi les inconvénients du bivouac, les fatigues des marches, en un mot, que j'ai mené la vie du troupiér pendant trois mois. Vous me demanderez probablement en quoi mes fonctions m'obligeaient à en courir les chances. Voici pourquoi : Mascara et Tlemcen renfermaient, à ce que j'avais appris, des manuscrits en assez grand nombre, et quelques-uns fort intéressants. Je crus devoir profiter de l'occasion unique qui se présentait ; je déguisai mon individu civil sous un habit militaire, afin de ne pas être exposé aux inconvénients du frac dans une marche militaire, et je par-

tis pour Mascara où je parvins en effet à rassembler un assez-grand nombre de manuscrits orientaux. Je les enfermai dans une malle qui avait été prise à la Macta, et que je repris à mon tour. J'obtins de l'administration qu'un chameau serait affecté au transport de mon précieux fardeau, auquel on ajouta cependant une caisse de biscuits, pour que le *pabulum corporis* fit équilibre au *pabulum animi* ; le tout arriva en bon état jusqu'au village nommé el Bordj, situé dans l'Atlas. Quand il fallut se remettre en route, il se trouva que le chameau grand et vigoureux qu'on m'avait donné avait été remplacé par un autre dont la taille et la force étaient loin de suffire au fardeau. Lorsque je m'aperçus de cette substitution, les dernières troupes quittaient le village, et les Bordjia descendaient de leurs montagnes avec des intentions peu pacifiques. Je suivis donc le mouvement, laissant les choses en cet état. Vous avez peut-être vu mentionné dans les journaux le passage d'Aïn-Kabira. En descendant cette pente glaiseuse de l'Atlas, au milieu du brouillard, de la grêle et de la pluie, mon petit chameau tomba dans un précipice avec sa charge, et se tua. Personne ne voulut descendre dans la fange où il était gisant, et à vrai dire cela était impraticable ; les manuscrits sont donc restés au pouvoir des Arabes, à qui je les avais enlevés : et lorsque ce malheur fut connu, sur quoi pensez-vous que bien des gens se sont apitoyés ? sur les livres, peut-être ? Nullement. La caisse de biscuit eut seule un oraison funèbre.

« Heureusement j'avais eu l'idée de prendre les manuscrits les plus précieux sur mon cheval, et ceux-là furent sauvés.

« La fortune ne m'a pas joué un tel mauvais tour à Tlemcen. Dans cette ville et ses environs, j'ai rassemblé plus de deux cents manuscrits sur diverses matières, et je les destine comme les autres à la bibliothèque d'Alger, que j'ai été chargé de créer et de conserver. Ma précieuse cargaison est en ce moment en sûreté à Oran, et dans quelques jours le bateau à vapeur les transportera à Alger. Aussitôt arrivé dans cette ville je m'empresserai de faire le catalogue détaillé de tout ce que j'apporte, et je vous en enverrai un exemplaire. En attendant, veuillez, je vous prie, faire connaître cette bonne nouvelle au monde des Arabisants ; je m'appliquerai sans relâche à rendre à la science tous les services qu'il y aura occasion de lui rendre en ce pays ». — (*Moniteur Universel* du 11 mars 1836, p. 443).

L'expédition d'Alger et l'opinion publique. — L'expédition d'Alger fut pour les adversaires du ministère Polignac et les ennemis du régime un excellent sujet de polémique, permettant de tout imputer à blâme ou à ridicule au Gouvernement. De ce parti-pris une lettre en date du 5 juillet 1830 de ce curieux homme que fut le comte de Montrond nous est un nouveau témoignage :

« ...Les bulletins de l'armée d'Alger sont trop impertinents, ils se contredisent tous. Cette armée débarquée le 14 en six heures se trouve n'être pas encore débarquée le 24 et cette rade si sûre se trouve à la fin être dangereuse. Et quelle dérision que ces tableaux champêtres, et quelle triste singerie des bulletins de l'empire !... C'est pitoyable et révoltant que tant de vies soient sacrifiées à de si damna-
bles intrigues ; les messes qu'on a fait dire pour avoir du beau temps n'ont pas été écoutées, et si les orages se perpétuent tout l'été, notre armée peut être entièrement perdue. Tous les bulletins ont l'air arrangé à Paris et il semble que celui qui fait le numéro 6 n'a pas lu le numéro 5 ; tout cela est contradictoire. Aucun général n'aurait pu dire, par exemple qu'il s'est trompé de nom pour une ville et que de plus ces villes-là n'ont pas de maisons, et que quand les Arabes lèvent le camp la ville disparaît. Tout cela est fabriqué par des grille-boudins de la congrégation. » (H. MALO : *Le beau Montrond*, Paris, Emile Paul, 1926, p. 197-198).

La Société européenne à Alger en 1833. — « ... On n'a pas à Alger les liaisons de famille et de société qui existent dans les autres pays ; les individus sont en général isolés, l'un arrive de droite, l'autre de gauche, les habitants sont étrangers les uns aux autres, et une vieille connaissance date d'un ou deux ans. Aussi doit-on peu s'attendre à recevoir les services de l'amitié si nécessaires dans une foule de circonstances ; chacun s'isole dans son propre intérêt, et l'égoïsme semble être la condition de tous. La gêne pécuniaire qu'on éprouve généralement n'est pas propre à créer des liaisons d'amitié, car elle engendre la méfiance, et c'est là une des causes principales de la lenteur des progrès que fait la colonie. Deux personnes paraissent liées entre elles d'une étroite amitié qui ne le sont que par une cause toute d'intérêt ; avec la cause cesse l'effet. Les affaires changent de face à chaque instant et les liaisons ont autant de mobilité que les affaires.

« D'après ce portrait on serait tenté d'accuser la population en masse et de la considérer comme ne méritant aucun intérêt ; j'avoue que cette opinion sous un certain rapport n'est pas sans fondement ; mais comment ne pas éprouver quelque indulgence lorsque l'on voit le gouvernement livrer à eux-mêmes des milliers de Français qui ont besoin de protection et d'appui, sans même les préserver des voies de fait commises par les militaires contre la propriété ; lorsque ces infortunés Français, qui ne reçoivent aucun encouragement, aucun secours direct, sont privés des ressources du crédit que l'incertitude où on laisse le public éloigne de toute part. Les capitalistes qui pourraient féconder le pays se gardent bien d'y chercher aucun emploi de leurs fonds, lorsque chaque jour le ministère ne répond que d'une manière évasive aux demandes officielles qui lui sont adressées au sujet d'Alger. Ils n'ont aucune confiance aux commerçants ; ils se défient des hypothèques sur des propriétés qui leur semblent toujours incertaines. Ainsi chacun est dans la gêne ; on ne songe qu'à soi, on abandonne son voisin. S'il est dans le malheur on lui tourne le dos ; celui qui est son créancier le poursuit impitoyablement par besoin ou par méfiance. Les frais de justice, les intérêts usuraires le ruinent au profit des gens d'affaires, car la gangrène de la procédure est en vigueur, avec tout le hideux de son insatiable cupidité, et d'un pays plein de ressources et d'avenir on fait ainsi, par ignorance ou par mauvais vouloir, le plus mauvais pays du monde...

« Au surplus les Européens ont introduit à Alger leurs usages bons ou mauvais. Il y a des cabarets, des cafés, des cabinets de lecture, des loges de francs-maçons, des soirées musicales, des soirées d'étiquette chez les gens en place, et l'on est agréablement surpris d'y trouver des dames belles, élégantes et aimables ; on y danse, on y joue, on y prend des rafraîchissements, et ceux qui veulent faire bonne chère et donner des grands dîners ne manquent pas de ressources nécessaires pour l'approvisionnement en poisson, en gibier, confitures et pâtisseries, vins fins et liqueurs. Mais en général la vie y est fort chère : cela peut difficilement ne pas être ainsi dans le principe d'un établissement semblable, et l'on ne commencera à y vivre à bon marché que lorsque l'agriculture aura mis les terres en produit et que le pays pourra se suffire à lui-même pour les principales denrées.

« Les Français ont un caractère frivole qui s'est largement

manifesté à Alger. Ils sont imitateurs, copistes, je dirai presque singes. Les uns se sont fait raser toute la tête, les autres ont pris le vaste pantalon. Quoique d'après les habitudes de ce que l'on appelle en France la bonne société il ne soit pas admis de fumer en public, presque tous sortent le cigare à la bouche ; c'est que les Maures fument beaucoup. Il a fallu acheter des pipes d'une longueur démesurée et gênante, dont les fumeurs sont en peine d'indiquer l'avantage. On en voit étendus, comme des veaux, sur leurs canapés, recevoir leurs visites dans cette attitude, quoique les règles de la civilité et de la politesse adoptées par nos usages prescrivent d'autres manières, mais les Maures se couchent sur leurs coussins. Quelques-uns laissent croître une énorme barbe qui les défigure passablement, et un grand nombre, qui ne sont pas soumis à l'uniforme militaire, ont fait singerie et se sont décorés d'une grosse moustache pour se donner un air rébarbatif. J'ai toujours trouvé que la moustache prouvait une seule chose, c'est qu'on ne se rasait pas au-dessous du nez ». (MONTAGNE : *Physiologie morale et physique d'Alger*. Marseille, 1834, in-8°, p. 66-68).

Tidjani et Aïn Madhi. — Le Général Du Barail a parlé dans ses *Souvenirs* (t. II, p. 69-83) de sa mission à Aïn Madhi auprès du marabout Tidjani. La lettre ci-dessous écrite à sa mère dès son retour à Laghouat ajoute à cette relation des détails plus pittoresques et familiers. Du Barail était alors chef d'escadron.

« Laghouat, le 9 février 1853.

« Chère et bonne excellente mère, je voulais dater ma lettre d'Aïn-Madhi, où comme je te l'ai écrit, j'ai été dernièrement pour décider le fameux marabout Tidjani à aller voir le gouverneur à Alger, mais, outre que j'étais bien aise d'avoir au moins un jour de repos pour les écritures, j'avais eu la sage précaution, afin de ne pas être tenté de mettre du noir sur du blanc, ce qui est mon cauchemar de tous les jours, de ne rien emporter. Je n'avais ni plume ni papier ni encre. C'est ce qui fait que j'ai été obligé de remettre à mon retour à Laghouat le soin de te raconter mon voyage qui d'abord s'est fait le plus heureusement du monde. J'ai été parfaitement reçu par le marabout qui est venu à pied à la tête de sa population au devant de moi hors de sa ville. Tout le monde regarde cette démarche comme un résultat inespéré de l'in-

fluence que nous donne dans le sud l'occupation de Laghouat. J'espère avoir pleinement réussi dans mes négociations avec Tidjani. Après 5 ou 6 entrevues dans lesquelles j'ai probablement dit les choses du monde les plus magnifiques et les plus convaincantes, il a fini par me donner la promesse formelle d'aller à Alger. Je compte sur sa promesse, et je crois que ces négociations me feront encore grand honneur en haut lieu. Décidément, chère mère, il faut croire que je suis un gaillard bien heureusement doué. Parlons maintenant du marabout et d'Aïn-Madhi.

« D'abord Tidjani ressemble à tous les marabouts possibles, passés, présents et futurs, c'est-à-dire qu'il est très laid — la couleur de son teint ressemble assez à du jus de réglisse noir. Ce n'est pas étonnant puisqu'il est le fils d'une mulâtresse. Par dessus le marché il a l'inappréciable avantage d'être grêlé de la petite vérole. Il est petit, assez gros — de gros vilains yeux à fleur de tête, de grandes coquines de dents jaunes, ébréchées, un nez en pied de marmite. Bref c'est un assez vilain gars. Mais comme il ira à Alger, et que l'on y attache une grande importance à sa venue, je crie bien haut que c'est un homme charmant, au moral s'entend ; car pour le physique, il n'y a pas à déguiser la chose, il est décidément très laid.

« Sa ville est une des choses les plus curieuses que j'aie encore vu en Afrique. Il y a tout au plus 2 ou 300 feux mais bien ramassés et entourés d'une fortification sérieuse. De bonnes et belles murailles bien épaisses avec bastions, flanquements, etc... et le tout entouré de jardins coupés par des murailles de clôture. Ces jardins sont un peu dans un bas-fond ce qui fait qu'on les prendrait pour des fossés de la ville.

« La maison du marabout est superbe ; à Alger ce serait une belle maison. Le cher homme a la manie des horloges et des montres. Cela m'a fait grand plaisir d'entendre le tic tac d'une pendule. Je me suis cru cinq minutes dans un pays civilisé. Voilà mon voyage dont je suis extrêmement content..... » (D'après l'original communiqué par Madame Lebourgeois, nièce du général Du Barail).

Les livres de Fromentin jugés par un journal algérien.
— Lors de la publication du second des livres algériens d'Eugène Fromentin, l'*Algérie Nouvelle* qui paraissait à Alger, depuis le 5 décembre 1858, sous la direction de

Clément Duvernois et d'A. de Fonville, fit paraître l'article suivant sous le titre : « Variétés. Une année dans le Sahel par E. Fromentin ».

« ...Les livres de M. Fromentin ne valent ni mépris, ni enthousiasme. Ils sont écrits à un point de vue parfaitement restreint, parfaitement délimité, qui ne peut satisfaire ni les Français qui n'ont jamais vu l'Algérie, ni les Algériens qui habitent depuis longtemps la colonie.

« Il plaira tout au plus à ceux, parmi les peintres, qui ne cherchent que la couleur et le dessin, en un mot le point de vue pittoresque.

« On dirait que M. Fromentin a marché en Algérie sans jamais regarder à ses pieds et qu'il n'a nuit et jour, considéré que le ciel, les étoiles, le soleil et les horizons.

« Etrange manie des artistes du pinceau qui consiste à ne voir dans la nature que des effets d'ombre et de lumière.

« La nature agissante, la nature pensante, la nature active et vraie, telle qu'elle est, telle que nous la voyons tous les jours, ils ne la voient pas, ils ne sauraient la voir. Pour eux, la terre n'est pas une sphère, c'est une perspective.

« Le livre de M. Fromentin *Un été dans le Sahara* est à mon avis meilleur que celui d'*Une année dans le Sahel*, et voici pourquoi :

« Le Sahara est précisément ce que l'artiste cherche en Afrique, un pays d'horizons, où le ciel compose la plus grande partie du paysage, où l'habitant est rare, où la nature est seule, où l'homme marche en rêvant, c'est-à-dire sans penser et sans calculer.

« Il a fait des descriptions qui sont vraies parce qu'il les a faites au point de vue de la palette et que la palette bien plus que le chiffre ou l'idée représente le désert, parce que le Sahara n'offre aux yeux qu'une succession de tons et que l'homme n'y est qu'un accident.

« *Une année dans le Sahel* est un livre sans valeur, parce que le Sahel n'est pas seulement pittoresque, parce que c'est un pays habité, un pays où l'homme est en lutte avec la nature qu'il veut dompter, où cette lutte se rencontre à chaque pas, parce que le Sahel est une terre de produit, que sa valeur n'est pas dans la couleur de son ciel, dans les horizons qu'elle présente, mais dans les produits qu'elle donne, dans le résultat de ses cultures, dans le rapport que donnent entre eux les chiffres que l'économie y recueille.

« ...Une année dans le Sahel est une série de paysages ou de tableaux de genre ; ce n'est pas la page d'histoire que l'on écrit sur la toile, à plus forte raison ce n'est pas un livre.

« ...Un peintre n'est pas apte à décrire l'Algérie, pas plus qu'un général. L'un juge au point de vue du pittoresque, l'autre au point de vue de la stratégie ou de la remonte. Ils se trompent tous deux, parce que le public n'est ni peintre, ni général.

« L'écrivain qui doit donner de l'Algérie une description complète et vraie, n'est pas encore venu.

« Il devra être à la fois historien et économiste, agriculteur et soldat.

« Avant tout, il devra être algérien !

« M. Fromentin a quitté son atelier de Paris pour voir les Arabes. Il a vu des burnous, des haïks, des chéchias, le tout orné de bras, de jambes et de têtes plus ou moins bronzées. Il a vu des cafés maures et des tentes de poil, des gourbis et des bordjs, les maisons blanches d'Alger, les maisons terreuses d'El-Aghouat. Il n'a pas vu l'Algérie, il n'a pas même vu qu'il y avait des colons, qu'il y avait deux administrations, l'une civile, l'autre militaire, qu'il y avait en jeu des intérêts et des besoins.

« M. Fromentin écrit non seulement correctement mais même élégamment. Il écrit, du reste, comme il peint, gentiment. Ses livres sont agréables à lire, mais ils n'apprennent rien. J. M. JUNCA. » (*L'Algérie nouvelle*, 22 mai 1859, 2^e année, n^o 164, p. 2, col. 4).

